

# PANÉGYRIQUE DE SAINT ROMAIN MARTYR

## AVANT-PROPOS

Comme nous l'avons dit dans le dernier avant-propos, l'homélie sur saint Eustathe fut immédiatement suivie de celle sur saint Romain martyr : on ne peut admettre que peu de jours d'intervalle. Dans les Martyrologes cependant, la fête de saint Eustathe est le 16 juillet, et celle de saint Romain le 18 novembre. La réponse à cela c'est que l'Eglise d'Antioche devait célébrer un autre jour la fête de ces deux saints, ou de l'un d'eux.

Fronton-le-Duc recherche à grand renfort d'érudition si le saint dont Chrysostome fait l'éloge est celui dont parle Eusèbe dans son *Histoire ecclésiastique*, VIII,12, et qui était diacre de l'Eglise de Césarée, bien qu'il ait souffert le martyre à Antioche; ou celui dont Prudence a si longuement discoursé. Après un mûr examen, il conclut que ces auteurs, selon toute apparence, parlent du même saint.

## HOMÉLIE

1. Encore la mémoire des martyrs, encore un jour de fête, encore l'éloge d'un saint. Ils ont eu la fatigue, et nous ayons la joie; ils sont descendus dans l'arène, et nous tressaillons dans la paix; ils ont la couronne, et l'éclat en rejaillit sur nous, ou plutôt la gloire en revient à toute l'Eglise. – Et comment en est-il ainsi ? me demandera-t-on. – Par la raison que les martyrs sont les membres d'un corps dont nous faisons partie. Or, «quand un membre souffre, tous souffrent avec lui; et quand il est glorifié, tous participent à son bonheur.» (1 Cor 12,26) La tête est couronnée, et tout le corps tressaille de bonheur; un seul homme l'emporte la palme olympique, et tout un peuple se réjouit en l'accueillant avec des cris d'enthousiasme. Si dans les luttes d'Olympie ceux qui n'ont pas versé dans l'arène une goutte de sueur, éprouvent néanmoins une joie si vive, combien plus ne doit-il pas en être ainsi lorsqu'il s'agit des athlètes de la piété ? Nous ne sommes que les pieds, et les martyrs sont la tête; mais la tête ne peut pas dire aux pieds : «Je n'ai nul besoin de vous.» (Ibid., 21) De quelque gloire que des membres soient revêtus, cette gloire ne le rend pas étrangers aux membres avec lesquels ils sont naturellement unis, leur gloire grandit même par l'effet de cette union qu'ils conservent avec nous : l'œil sans doute est plus brillant que tout le reste du corps; mais s'il en était séparé, il perdrait aussitôt son éclat. Et que dis-je, les martyrs ? Leur Maître n'a pas rougi de devenir notre tête : rougiraient-ils donc, eux, d'être nos membres ? Ils ont la charité profondément enracinée dans l'âme, et il est dans la nature de la charité de rapprocher et d'unir les choses divisées, sans trop s'arrêter à la dignité respective. De même donc qu'ils participent à la douleur de nos fautes, prenons de même part à la joie de leurs vertus. C'est là ce que Paul aussi nous ordonne quand il dit : «Réjouissons-nous avec ceux qui se réjouissent; pleurons avec ceux qui pleurent.» (Rom 12,15)

Mais il est aisé de pleurer avec ceux qui pleurent; tandis qu'il l'est beaucoup moins de se réjouir avec ceux qui se réjouissent; et, dans le fait, nous ressentons les angoisses des malheureux beaucoup mieux que l'allégresse des heureux. Le malheur a quelque chose de si sympathique qu'il toucherait de compassion la pierre elle-même; tandis qu'en face de la prospérité, la haine et la jalousie étouffent dans les cœurs tout élan généreux, à moins qu'on ne soit doué d'une philosophie supérieure. Comme la charité fait disparaître les divisions, l'envie les fait naître. Raison de plus pour moi de vous conjurer d'ouvrir votre cœur aux joies pures dont vous êtes les témoins; c'est le moyen d'éviter la tache honteuse de la jalousie : rien ne met à l'abri de cette maladie si grave et si difficile à guérir, comme de se réjouir avec ceux qui vivent dans la pratique de la vertu. Voyez à quelle sublimité de perfection Paul s'était élevé sous ce double rapport : «Qui est infirme, dit-il, sans que je le sois avec lui ? Qui est scandalisé, sans que je brûle ?» (II Cor 11,29) Il ne dit pas : Sans que je sois affligé; mais bien : sans que je brûle, voulant par cette expression nous faire comprendre l'intensité de sa douleur. Voici maintenant comment il s'exprime dans l'autre sens : «Vous avez régné sans nous; et plutôt à Dieu que vous eussiez une royauté véritable, car nous régnerions avec vous.» (1 Cor 4,8) Ailleurs, il dit encore : «Désormais nous vivons, pourvu que vous demeuriez fermes dans le Seigneur.» (1 Thes 3,8) Combien il était zélé pour le bonheur de ses frères; celui qui ne croyait pas même vivre s'ils n'étaient pas sauvés ! Cet homme qui avait été ravi au troisième ciel et transporté dans le paradis, cet homme auquel avaient été communiqués d'ineffables mystères et qui jouissait d'un si grand crédit auprès de Dieu, fût demeuré comme insensible à tous ces biens, s'il ne voyait pas ses frères se sauver avec lui. Il savait, mais d'une science parfaite, qu'il n'y a rien de supérieur, rien d'égal à la charité, pas même le martyr, le plus grand néanmoins de tous les biens. Comment cela Le voici : la charité sans le martyr fait un disciple de Jésus Christ; tandis que le martyr sans la charité ne le peut pas. D'où le savons-nous ? De la bouche même du Christ; car il disait à ses disciples : «Tous reconnaîtront à ceci que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres.» (Jn 13,35) Voilà donc que la charité fait les disciples sans le secours du martyr. Et maintenant que le martyr sans la charité ne puisse pas faire un disciple, ne soit même d'aucune utilité pour celui qui le souffre, c'est Paul qui vous le dit; écoutez sa parole : «Alors même que je livrerais mon corps, de telle sorte qu'il fût consumé par les flammes, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien.» (1 Cor 13,3)

2. C'est la cause pour laquelle surtout j'aime le saint qui nous réunit aujourd'hui, le bienheureux Romain, dont la charité fut si grande dans le martyre; et c'est pour cela qu'on lui coupa la langue. Du reste, il est bon d'examiner ici pourquoi le diable, au lieu de tant d'autres supplices et de tortures diverses qu'il eût pu lui faire subir, lui fait précisément couper la langue. Ce n'est pas sans dessein, c'est avec une profonde malice qu'il agit ainsi; c'est une bête artificieuse autant que perverse, qui ne laisse rien à faire, rien à essayer pour empêcher notre salut. Voyons donc pourquoi le démon a recours à ce genre de supplice; mais reprenons un peu plus haut notre sujet : nous comprendrons mieux de la sorte, et l'amour de Dieu pour les hommes, et l'héroïque patience du martyr, et la méchanceté du diable. A la vue de la divine bonté, nous bénirons le Seigneur; le courage du martyr nous excitera à l'imiter, puisque nous servons le même Maître; les manœuvres du diable nous étant mieux connues, nous nous éloignerons davantage de ce dangereux ennemi. Dieu nous a donné la connaissance des artifices du démon pour qu'il nous soit plus naturel de le haïr et plus facile de le vaincre. Or, que les pensées du diable puissant nous être connues, vous n'en douterez pas si vous écoutez ce que dit Paul écrivant aux Corinthiens et parlant de celui qui s'était rendu coupable de fornication : «Raffermissiez en lui la charité, de peur que nous ne soyons nous-mêmes circonvenus par Satan; car nous n'ignorons pas ses pensées.» (II Cor 2,8 et 11) Pour quel motif donc le démon fit-il couper la langue au saint ? Encore une fois, reprenons les choses de plus haut.

Une guerre cruelle fut un jour excitée contre les Eglises; ce n'étaient ni les barbares ni les étrangers qui se précipitaient sur nos villes; c'étaient ceux-là mêmes qui semblaient présider à cette partie du monde que nous habitons, et qui se montraient plus impitoyables que tous les tyrans envers des hommes soumis à leur empire. Le danger ne menaçait pas alors la liberté, la patrie, les biens matériels, la vie présente; on en voulait aux droits des fidèles sur le royaume des cieux, aux biens à venir, à la vie immortelle, à la foi dont le Christ était l'objet. On avait inventé un nouveau genre d'exil : on ne chassait pas les hommes de la cité qu'ils ont sur la terre, mais on aspirait à les exclure de cette Jérusalem céleste où règne la vraie liberté; on voulait les forcer à sacrifier leur âme sur de sacrilèges autels, à renier leur Seigneur, à courber la tête sous le joug des démons, à se prosterner devant ces implacables ennemis de notre salut, chose plus terrible, plus intolérable mille fois que la mort et que la géhenne à des âmes pleines d'amour pour le Christ. C'est en ce moment, au fort de la tempête, lorsque plusieurs étaient submergés et faisaient tristement naufrage, que le bienheureux Romain s'avançant au milieu d'eux, sans considérer le péril auquel il s'exposait, vint ranimer les hommes saisis par la crainte, ceux qui tombaient, ceux qui renonçaient à leur salut; il relève leur courage et les excite à renouveler le combat, tendant la main à ceux qui ont déjà succombé, fortifiant par ses prières, ses exhortations, ses conseils, ceux qui sont encore debout; prodiguant à tous les instructions les plus sublimes sur les choses présentes et les choses futures; leur rappelant que celles-là n'ont qu'un temps et que celles-ci sont éternelles; opposant les récompenses aux labeurs, les couronnes aux tortures, les palmes aux douleurs; leur enseignant ce que c'est que la vie présente, ce que c'est que la vie future, combien l'une diffère de l'autre, que la mort après tout est un mal inévitable; et dans le fait, si la vie ne nous est pas arrachée de cette manière, il faudra bien dans peu de temps, par la loi même de la nature, que nous soyons séparés de notre corps.

Par de telles exhortations et d'autres semblables, il rendait la force aux mains abattues, raffermissait les genoux chancelants, ramenait les fuyards, dissipait la crainte et l'angoisse, donnait à tous du cœur; de timides qu'ils étaient, il les rendait fermes et courageux : de chevreux et de cerfs craintifs, il les transformait en lions pleins de force; il réorganisait l'armée du Christ; et, la honte qui planait sur nous, il la rejeta sur la tête de nos ennemis. Aussi, quand le démon vit le changement si rapide qui s'était opéré, et ceux qui la veille encore tremblaient devant lui, le tourner maintenant en dérision et lui résister avec audace, affronter les dangers et courir au devant des supplices; voyant aussitôt d'où partait le coup, il laisse de côté tous les autres et s'attache à Romain seul; c'est sur cette bienheureuse tête qu'il concentre toute sa puissance et toute sa rage. Que fait-il ? Comprenez sa malice : il ne jette pas le saint dans les tourments, il ne lui tranche pas la tête; l'expérience lui a démontré que de tels moyens sont vains et stériles. Par là, non seulement il n'a pas ralenti l'ardeur des fidèles, mais encore il l'a rendue plus intense, plus expansive et plus brûlante.

Je plaçais sous leurs pas, se dit-il, des charbons ardents; ils y marchaient comme sur des roses : j'allumais des feux; ils s'y jetaient comme dans une eau limpide et rafraichissante : je leur déchirais les flancs, j'y creusais de profonds sillons, j'en faisais couler des ruisseaux de sang; ils étaient aussi fiers qu'avec un manteau d'or flottant sur leurs épaules : roulant dans

des précipices ou lancés dans la mer, au lieu de paraître tomber dans les abîmes, ils avaient l'air de monter vers les cieux, tant ils laissaient éclater de transports et d'allégresse. En allant à la mort, ils semblaient prendre part aux chœurs des danses sacrées, ou jouer dans une prairie verdoyante, ils recevaient les tourments, non comme des tourments véritables, mais comme des fleurs printanières dont ils se seraient couronnés : c'est par le plus vif enthousiasme qu'ils préludaient à mes implacables rigueurs. Que faut-il donc faire ? ajoutait-il; trancherai-je la tête à celui-ci ? Mais voilà précisément ce qu'il désire, et l'exemple est la plus éloquente exhortation qu'il puisse adresser à ses disciples; car il leur a dit que la mort des martyrs, loin d'être la mort, est une vie qui n'aura pas de fin, et qu'on doit tout souffrir pour la mériter, jusqu'aux dernières angoisses. Par conséquent, si je lui tranche la tête, sans ébranler son cœur, il leur apprendra par les faits avec une autorité suprême à mépriser de même la mort, il leur inspirera de plus hautes pensées et de plus énergiques élans, en mourant de la sorte. – C'est ainsi qu'il se résout à lui couper la langue, afin que les disciples du martyr, privés désormais du secours de sa parole, n'entendant plus ses conseils et ses exhortations, deviennent plus timides, retombent dans leur ancien abattement; le saint ne pourra désormais ni l'éveiller leur courage ni les armer pour le combat.

3. Encore une fois, voyez l'artifice du diable. Hérode trancha la tête de Jean; il se contenta, lui, de couper la langue du martyr : preuve évidente de sa malice et de sa perversité. – Si je lui tranche la tête, se dit-il, s'il est mis à mort, il ne verra pas la mort de ses frères. Eh bien, je veux qu'il soit témoin de la défaite et du malheur de son armée, qu'il expire de douleur, en voyant tomber les autres sans pouvoir leur porter secours, ni leur donner les conseils qu'il leur donnait, n'ayant plus cette langue dont il a fait un tel usage. Mais celui qui se plait à prendre les sages dans leurs propres filets, fait tourner contre lui cette perfide manœuvre; non seulement les disciples ne seront pas dénués de conseils; ils auront des exhortations encore plus abondantes, de plus hauts enseignements spirituels. Maître d'agir à sa guise, il fait appeler pour cette opération un médecin, qui change alors de rôle et devient bourreau; car il ne guérit pas un membre malade, il détruit un membre sain. On eut beau cependant lui ravir la langue; on ne put lui ravir aussi la voix : à cette langue qu'il tenait de la nature vint se substituer dans la bouche du bienheureux la langue de la divine grâce. Sous l'action irrésistible du fer, le corps perdait un de ses membres; mais Dieu ne permit pas que le saint perdît en même temps la parole. Je l'ai dit, la doctrine spirituelle n'en était que plus abondamment répandue dans l'âme des disciples, non par une voix humaine comme auparavant, mais par une voix céleste et divine, supérieure à notre nature; et tous accouraient, d'en haut les anges, d'ici-bas les hommes, désirant chacun voir cette bouche qui n'avait plus de langue et l'entendre ainsi parler.

En vérité, c'était une chose merveilleuse, incompréhensible, qu'une bouche qui parlait sans avoir de langue, couvrant ainsi le diable de confusion et le martyr de gloire, prodiguant aux disciples les consolations et les encouragements. Dès longtemps, dès l'origine même, il entre dans l'économie du plan divin de faire retomber sur la tête du démon ses machinations contre nous, et de les faire servir à notre salut. Voyez vous-mêmes : il chasse l'homme du paradis, et Dieu ouvre le ciel à l'homme; il le dépouille d'une royauté terrestre, et Dieu lui donne le royaume des cieux, élève notre nature sur un trône éternel. Toujours Dieu nous accorde des biens supérieurs à ceux dont le diable nous prive. Ce que le Seigneur se propose en cela, c'est d'abord de rendre le tentateur moins prompt à nous dresser des embûches, puis de nous apprendre à ne pas trop redouter ses manœuvres. C'est ce qui eut lieu par rapport au martyr. La parole dont le diable avait cru le dépouiller, Dieu la lui rendit plus forte et plus éclatante. Ce n'était assurément pas la même chose de parler au moyen ou sans le secours de la langue : cela est naturel et commun à tous; ceci était surnaturel et propre à cet homme seul. Et quand bien même le martyr fût resté muet après avoir perdu la langue, il n'en aurait pas moins soutenu le combat avec honneur et mérité la couronne; n'était-ce pas la preuve la plus forte et la plus éclatante de la défaite de son ennemi ? Si tu n'avais pas craint cette langue, esprit pervers, instigateur de toute malice, pourquoi l'aurais-tu coupée ? Pourquoi ne pas laisser le champ libre à ton antagoniste, et lui fermer ainsi la lice ? Voici un athlète qui, s'étant annoncé comme devant soutenir tous les genres de lutte, reçoit après cela d'effrayantes blessures, et, quand il n'est plus en état de résister, demande qu'on tranche les mains à son adversaire, qu'il frappe ensuite sans danger : aurait-on besoin d'une autre preuve pour constater sa défaite et décerner la victoire à l'athlète mutilé ? C'est ainsi que l'amputation de la langue est pour le martyr la plus incontestable démonstration de sa victoire sur le diable. C'était là sans doute une langue sujette à la mort; mais comme elle avait fait au tentateur des blessures immortelles, c'est contre elle qu'il déchaîne toute sa fureur, s'infligeant de la sorte à

lui-même un surcroit de déshonneur, et décernant au martyr une plus glorieuse couronne. Autant il est merveilleux de voir un grand arbre qui n'a pas de racine, un fleuve qui n'a pas de source, autant il est merveilleux d'entendre parler un homme qui n'a pas de langue.

4. Où sont maintenant ceux qui refusent de croire à la résurrection ? Vous avez devant vous une voix qui meurt et qui ressuscite; et ces deux faits se produisent dans le même instant. Il y a même quelque chose ici de plus étonnant que la résurrection des corps; car enfin la nature des corps subsiste, leurs éléments seuls entrent en dissolution; ici c'est l'instrument même de la parole qui se trouve détruit, et la parole n'en devient que plus éclatante. Enlevez les languettes de la flûte, et l'instrument reste désormais sans usage. Il n'en est pas ainsi de la flûte spirituelle : privée qu'elle est de sa langue, non seulement elle n'a pas perdu sa voix, mais elle rend encore des sons plus mélodieux et plus purs, elle excite une admiration plus grande. Brisez l'archet de la lyre, et l'artiste n'aura plus qu'à se croiser les bras, son art est inutile, inutile est son instrument. Le contraire se produit ici : la bouche du martyr est la lyre, sa langue en est l'archet, l'âme c'est l'artiste, et la foi c'est l'art; quoique l'archet ait disparu, je veux dire la langue, ni l'artiste, ni l'art, ni l'instrument ne sont frappés d'impuissance, tout est plein de force et de vie. Quel est l'auteur de ces prodiges ? qui bouleverse ainsi toutes nos idées ? C'est Dieu, qui fait seul des choses admirables, à qui David parle en ces mots : «Seigneur, notre Seigneur, que votre nom est glorieux dans toute la terre ! Votre magnificence s'est élevée au-dessus des cieux. C'est par la bouche des petits enfants, de ceux qui sont encore à la mamelle, que vous publiez vos louanges.» (Ps 8,2-3) Oui, c'était alors par la bouche de tout petits enfants, et maintenant c'est, par la bouche de ceux qui n'ont pas de langue : la nature était bien précoce alors : mais la bouche est vide maintenant : la racine était bien tendre encore, quoique le fruit fût déjà parfait; maintenant pas de racine, et le fruit n'en est pas moins produit. La parole n'est-elle pas, en effet, le fruit de la langue ? Les dernières merveilles sont vraiment supérieures aux premières. C'est pour que nous ne refusions pas de croire à celles-là que celles-ci ont précédé : notre intelligence ne devait plus se troubler de prodiges auxquels elle était habituée. Les faits récents et manifestes nous rendent également plus facile la croyance à ce qui s'accomplit jadis et qui nous est moins connu.

La verge d'Aaron reflorissait de la même manière que reflorissait la bouche du martyr. Pourquoi le premier prodige ? parce que l'autorité du prêtre était méconnue. Pourquoi le second ? parce que le grand prêtre, Jésus Christ, était en butte aux blasphèmes des hommes. Voyez la ressemblance et la beauté des merveilles opérées : de même, en effet, que cette verge, n'ayant plus ni racine ni sève, ne tirant plus de la terre son suc nourricier, entièrement dépourvue de cette vertu qui donne la vie et la fécondité, se couvrit néanmoins de fleurs; de même une voix qui n'avait plus en quelque sorte la racine qui la produit, ni l'instrument de sa puissance, germa tout à coup dans une bouche stérile et ravagée. Autre chose est la ressemblance, autre chose est la beauté; une grande distance en sépare les fruits : là, le fruit était sensible; il est invisible ici, et ce dernier donne l'accès du ciel à celui qui a fait entendre cette merveilleuse parole. Pleins de ces souvenirs, félicitons le martyr, glorifions Dieu, l'auteur de tous les miracles, marchons sur les traces de celui qui servait le même Maître que nous et rendons à ce divin Seigneur grâce pour grâce. De ce qui a été dit résultera pour nous une abondante consolation dans les épreuves. Admirez aussi la puissance, la tendre sollicitude, la providence paternelle de notre Créateur; faisons tout ce qui dépend de nous, et rien ne nous manquera de ce qui vient de lui; que les hommes, les démons, le chef même de ces derniers nous attaquent, ils n'obtiendront sur nous aucun avantage, mais à la condition toujours que nous déploierons toute l'ardeur dont notre âme est capable et que nous ferons tout ce qui nous est prescrit. De la sorte, nous attirerons sur nous le divin secours dans la vie présente, et dans la vie future l'immortelle gloire et la souveraine félicité. Puissions-nous tous les posséder par la grâce et l'amour de notre Seigneur, Jésus Christ, avec qui sont au Père, en union avec le saint Esprit, gloire, honneur, règne, dans les siècles des siècles. Amen.

## SECONDE HOMÉLIE

1. Si l'on acquiert dans la palestine la vigueur corporelle et la connaissance de l'art des athlètes, la mémoire des martyrs prémunit les âmes contre la tactique des démons, et les exerce à soutenir leurs attaques. Comme elle offre à tous les regards la vigueur athlétique et la lutte qu'ils ont soutenue sans faiblir contre les verges, elle élève la piété jusqu'à la hardiesse, nous montrant par le récit de leurs tourments, comme au milieu de l'arène, la carrière que les martyrs ont fournie. Telle est surtout la mémoire de l'athlète qui a été couronné aujourd'hui. Qui n'aborderait avec confiance les luttes contre le diable, après avoir formé son âme à l'école d'un martyr que tant de dangers n'ont pu ébranler ? En effet, la tyrannie de l'impiété imposait au monde son joug insultant; l'humanité ressemblait à la mer soulevée jusque dans ses profondeurs, les flots de l'abîme se précipitaient sur la terre, et la tourmente horrible du mal engloutissait l'esquif de la religion; de tout côté on voyait une foule de pilotes périr et un nombre considérable de navigateurs submergés : ce n'était partout qu'amères frayeurs et catastrophes. La fureur des princes était encore plus violente que la tempête; les tyrans soulevaient des vagues épouvantables; l'émotion régnait sur les sièges des magistrats, les juges proclamaient le renoncement au Christ, les législateurs menaçaient de terribles supplices; on entraînait les hommes aux sacrifices offerts aux démons; on conduisait violemment les femmes à leurs abominables autels; les vierges elles-mêmes étaient contraintes à la même folie : la fuite ou une mort violente étaient le partage des prêtres, les fidèles étaient chassés de leur retraite sacrée.

C'est pour de pareils combats que notre martyr avait pris les armes; c'est à de pareils dangers qu'il opposait sa résolution; se riant de la lutte comme d'une ombre vaine, foulant en quelque sorte les juges aux pieds de sa foi, comme il les eût foulés dans la poussière de la lice, il poussa de la sorte à bout le courroux du magistrat qui commandait alors, l'arrêtant au moment où il allait faire invasion dans l'église. En conséquence, ce généreux chrétien fut conduit sur-le-champ au supplice et soumis à des tortures nombreuses et variées. Le martyr, sous l'action des tourments, rappelait la harpe résonnant harmonieusement sous l'action de l'archet. Tandis que les bourreaux qui l'entouraient brisaient son corps, lui, tel qu'un instrument d'airain, faisait retentir les accents de la piété. Les bourreaux le déchiraient sur le chevalet auquel ils l'avaient suspendu; mais lui embrassait cet instrument de supplice comme l'arbre de vie : les bourreaux mettaient en lambeaux les joues de ce juste comme ils y avaient mis ses flancs; lui, au contraire, comme s'il eût eu un plus grand nombre de bouches, n'en parlait que plus éloquemment et couvrait son adversaire de la honte d'une nouvelle défaite. Voyant le juge le solliciter d'embrasser le culte des démons, il demande qu'on lui amène de la place publique un enfant pour qu'il prononce lui-même sur les propositions du magistrat. L'enfant ayant été amené, il l'interroge sur la matière en question. Mon fils, lui dit-il, faut-il adorer Dieu, ou bien ce que ces hommes qualifient de divinités ? Ô sagesse admirable du martyr ! C'est un enfant qu'il prend pour juge de son juge. Une sentence favorable au Christ ne tarda pas à être prononcée; preuve que les enfants surpassent en prudence les juges impies, et de plus, preuve que le martyr non seulement méritait ce titre, mais encore celui de maître des martyrs. Néanmoins la rage du juge ne fut point pour cela calmée : le martyr fut incontinent mis avec l'enfant sur le chevalet; au supplice du chevalet succéda la prison, à la prison une sentence qui assignait à chacun des athlètes un châtiment différent, car l'enfant fut condamné à mort, et le martyr à avoir la langue coupée.

A-t-on jamais oui parler d'un pareil jugement ? Les juges soumettent aux verges les accusés pour leur arracher l'aveu de leurs crimes; et voici un juge impie qui fait couper la langue à l'accusé pour l'obliger à garder le silence sur ses propres méfaits. Quelle perversité monstrueuse dans cet expédient ! Je ne suis point venu à bout, dit-il, de cette âme remplie de la sagesse du Christ; du moins retrancherai-je cette langue qui défend la cause du Christ. – Coupe-la, ô tyran, cette langue, afin d'apprendre que la nature n'a pas besoin de langue pour parler en faveur du Christ : arrache cette langue de sa bouche pour te convaincre de la véracité de celui qui a promis le don des langues. A peine eut-il fait couper cet organe que la parole coula avec plus d'impétuosité, comme si avec la langue on eût écarté quelque obstacle. Spectacle étrange et nouveau que celui d'un homme de chair parlant à des hommes de chair sans le secours de la chair ! A notre martyr convient donc le chant du Prophète : «Notre bouche était remplie de joie, et notre langue d'allégresse.» (Ps 125,2) Sa bouche fut remplie de joie, ayant offert sa langue au Christ comme un nouveau sacrifice. Sa langue fut inondée d'allégresse, devenant un martyr avant-coureur du martyr. Ô langue qui prévenait l'âme elle-

même auprès des phalanges des martyrs ! Ô bouche qui avez engendré ce martyr caché ! Ô langue dont la bouche a été l'autel ! Ô bouche qui avez eu la langue pour victime ! Nous ignorions, ô vaillant athlète, que vous aviez dans votre bouche un temple, un temple où vous avez immolé, comme une hostie nouvelle, votre propre langue.

2. Quel orateur pourrait donc célébrer dignement vos vertus ? Vous aviez reçu de la nature une langue et vous l'avez levée pour le martyr : vous aviez reçu la bouche pour protéger la langue, et vous en avez fait pour elle un autel. Vous avez reçu pour parler un instrument harmonieux, et quand il a été retranché, vous nous en avez montré un rejeton : vous aviez reçu la langue comme instrument de la parole, et vous l'avez sacrifiée au Christ comme une victime sans tache. De quel terme me servir pour honorer convenablement votre langue ? quel nom assez noble lui appliquer ? Les bourreaux lui présentaient le fer, et à l'exemple d'Isaac chargé de liens, elle restait immobile : dans la bouche où elle était comme sur un autel, elle attendait le coup avec joie, nous apprenant que la langue humaine doit non seulement parler, mais encore s'immoler pour le Christ. Vous êtes devenu , ô généreux martyr, le digne émule du patriarche dans le sacrifice de son fils unique, en offrant la langue unique, que vous possédiez. Aussi est-ce il bon droit que le Sauveur vous a gratifié du plant d'une langue nouvelle; car il avait trouvé que vous aviez admirablement cultivé la première. C'est avec raison également qu'il ne vous donna pas une langue de chair; une langue de chair ne convenait pas à des sentiments angéliques. C'est avec raison enfin qu'il vous donna cette langue en récompense. Vous aviez employé la vôtre en sacrifice pour le Seigneur; il l'a remplacée en vous accordant une voix d'une persuasive éloquence. Il s'est produit un échange de bons offices entre votre langue et le Christ; l'une a été coupée pour le Sauveur; à la place de cette langue c'est le Sauveur ensuite qui a parlé. Où est maintenant Macédonius, cet ennemi du Paraclet, de l'auteur du don des langues ? Que je ne commette point d'erreur en rapportant à la divinité du Paraclet le don des langues, le bienheureux Paul nous l'atteste, lui qui fait entendre aux oreilles de votre charité ces paroles : «Toutes ces choses, un seul et même Esprit les opère, distribuant à chacun ses dons comme il veut.» (1 Cor 12,11) Comme il veut, entendez-vous bien ? et non comme on lui ordonne. Mais pour ne pas surcharger votre mémoire en multipliant les digressions, laissons là ce sujet, après avoir rappelé cette sentence claire et irrécusable en faveur du Paraclet : tout en dédaignant leurs erreurs, soyons indulgents envers ces malheureux, et prosternons-nous devant le Paraclet et sa divinité.

La trompette prophétique annonçant l'accord unanime que devait rencontrer le Christ, avait dit : «Ils me connaîtront, depuis le plus petit d'entre eux jusqu'au plus grand. Et toute langue proclamera le vrai Dieu.» (Jer 31,34; Rom 14,11) Comme je le disais tout à l'heure, le Prophète enveloppe toute langue dans le filet de la connaissance divine. Or, nous aujourd'hui nous entendrons un orateur privé de langue, défendre la cause de la piété; semblable à une cithare privée d'archet qui louerait son auteur. Que le bienheureux Romain s'écrie donc : «Ma langue est comme la plume d'un écrivain rapide.» (Ps 14,11) Quelle langue ? non pas celle que le fer avait arrachée; mais celle que l'Esprit par sa grâce lui avait substituée. Car lorsque sa langue lui eut été arrachée, elle fut remplacée par la grâce de l'Esprit. Les apôtres avaient leur langue; mais pour que la vertu d'en haut éclatât, l'argile restait oisive, et le feu céleste parlait. Les livres de Moïse nous présentent l'image de cette chose si supérieure à nos idées; en effet, nous y trouvons à la fois un buisson et le feu réunis. Le feu apostolique nous montre dans le buisson une figure de la parole évangélique; il donne une voix à un objet inanimé, afin de ne pas rencontrer d'incrédulité, lorsqu'il descendrait sur des instruments intelligents. Si le contact de ce feu a suffi pour communiquer la parole à un être inanimé, comment ne devait-il pas faire exhiler à des êtres raisonnables les plus harmonieux accents ? C'est à une grâce pareille que participa notre illustre Romain : on lui avait coupé la langue, et pourtant il n'en adressait au tyran que de plus éclatants reproches. Pour celui-ci, il ne se fût point hâté de lui couper la langue, s'il n'eût redouté le flux de ses reproches, s'il n'eût été effrayé de l'impétuosité de la parole évangélique, s'il n'eût estimé briser les flots de l'éloquence chrétienne. Mais examinons comment le tyran fut poussé à un pareil attentat.

3. Cet impie, après avoir un jour sacrifié au démon, tout imprégné de cette fumée et de ces senteurs, dégoûtant de ces abominables souillures, se dirigea sur son char vers l'église, et, précédé d'une hache teinte de sang, il cherchait à consommer un détestable sacrifice sur un autel que le sang ne souille jamais. La démence du tyran n'échappa point au martyr. Se précipitant soudain dans le vestibule, il arrête le cours impétueux de l'impiété. De même qu'un pilote habile, voyant les vagues se précipiter contre la proue, ne saurait rester en repos, parcourt rapidement tout le navire, et soulevant la poupe au moyen du gouvernail, présente la face opposée du navire aux flots, soulève la partie qui périclite, s'ouvre un chemin au milieu

des flots, et par son habileté trace un sillon à travers les vagues amoncelées; ainsi en agit le bienheureux Romain. Les flots de l'idolâtrie faisaient retentir leurs mugissements blasphématoires; ils se déchaînaient contre la nef de l'église, et vomissaient une écume sanglante contre nos autels. Romain tient seul tête à cet océan furieux, et voyant la nef sur le point d'être submergée, il réveille le Maître qui dormait sur le vaisseau, il le réveille du sommeil où sa longanimité l'avait plongé. Le martyr contemple l'abîme bouleversé par la tourmente; empruntant alors les paroles des disciples en péril, «Maître, s'écrie-t-il, sauvez-nous, nous périssons.» Des pirates environnent votre esquif, des loups assaillent votre troupeau, des brigands violent votre demeure, d'impurs propos se tiennent autour de votre épouse, le serpent a rompu une fois de plus les barrières du paradis, la pierre fondamentale de l'Eglise est ébranlée: jetez-nous du haut du ciel l'ancre évangélique, consolidez la pierre ébranlée. «Maître, sauvez-nous, nous périssons.» (Luc 8,24) Le danger commun préoccupe le martyr qui s'adresse avec confiance au Seigneur; en même temps, il tient au tyran ce langage hardi :

Arrête, ô tigre, le cours de ta fureur; reconnais la mesure de ta faiblesse, respecte l'empire du Crucifié. Ses limites ne sont pas les murs de l'Eglise, mais les extrémités de la terre : secoue ta folie ténébreuse; considère la terre, et songe à la fragilité de ta nature; élève les yeux vers le ciel, et rends-toi compte des proportions de cette guerre. Méprise l'alliance impuissante des démons. Remarque-le bien, frappés par la croix, les démons se servent de toi pour défendre leurs propres autels. Pourquoi poursuivre ce que tu ne saurais saisir ? pourquoi lancer des traits sans but ? Dieu n'est point circonscrit dans des murailles. La Divinité n'a point de limites. Notre Seigneur n'est point accessible aux regards. Il est par son essence invisible et incorporel, quoique dans son humanité on puisse le voir et le dépeindre. Est-ce qu'il habiterait la pierre et le bois, et vendrait en échange d'un bœuf ou d'une brebis sa providence ? Est-ce que l'autel jouerait le rôle d'entremetteur dans ses rapports avec nous ? Ce sont là les réclamations intéressées de vos divinités. Pour mon Seigneur, ou plutôt pour le Seigneur de l'univers, pour le Christ, il habite le ciel, il gouverne le monde : le sacrifice qu'il désire, c'est l'âme élevant vers lui ses regards; son unique nourriture, c'est le salut des croyants. Cesse de porter les armes contre l'Eglise. Si le troupeau est sur la terre, le portier est dans les cieux : si les sarments sont sur la terre, la vigne est dans le ciel : si tu coupes les sarments tu augmenteras la fécondité de la vigne. Tes mains sont inondées de sang, ton glaive fume encore de tes grossiers sacrifices. Epargne ces animaux innocents, et tourne le fer contre nous qui te blâmons; épargne ces bêtes muettes, et mets-nous à mort, nous tes accusateurs. Car je redoute moins le fer homicide que la hache des sacrifices; l'un met en pièces le corps, l'autre donne la mort à l'âme; l'un égorge la victime, l'autre perd et la victime et le sacrificateur. Tranche ma tête et ne souille point l'autel : devant toi se présente une victime volontaire; pourquoi lier un taureau captif et rebelle ? Si tu veux immoler des victimes, immole dans le vestibule de l'église une victime raisonnable.

Le tyran ne supporte pas la sublime hardiesse du martyr, et il commence aussitôt par le sacrifice de sa langue. Il la fait donc couper, moins pour en priver le martyr que pour combattre l'Evangile; moins par haine du héraut que par jalousie pour celui qu'il annonçait. Mais «le Dieu qui prend les sages dans leur propre sagesse,» (1 Cor 3,19), rétablit du haut du ciel l'organe qu'on venait d'arracher, donna pour appui à la parole hésitante une langue invisible, et rendit la voix au martyr mutilé; faisant assister dans une certaine mesure le tyran à la formation de la nature humaine. Et de même que les constructeurs de puits, à mesure qu'ils découvrent de nouvelles sources, augmentent l'abondance de l'eau qui jaillit; de même le tyran en perçant avec le fer la langue jusque dans la racine, en est accablé d'un flux plus impétueux de reproches.

J'eusse bien voulu poursuivre jusqu'à la fin l'éloge si intéressant du martyr; mais la mesure convenable est remplie et elle m'invite à rentrer dans le silence. Ce que je viens de dire suffit à votre édification, et doit d'ailleurs être complété par les enseignements de notre père. Pour nous, gravons ce que nous venons d'entendre au plus profond de notre mémoire, ouvrons les sillons de notre âme aux paroles qui vont nous être adressées, et sur toute chose adorons le Christ auteur de ces merveilles; car la gloire lui appartient ainsi qu'au Père et au très saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.